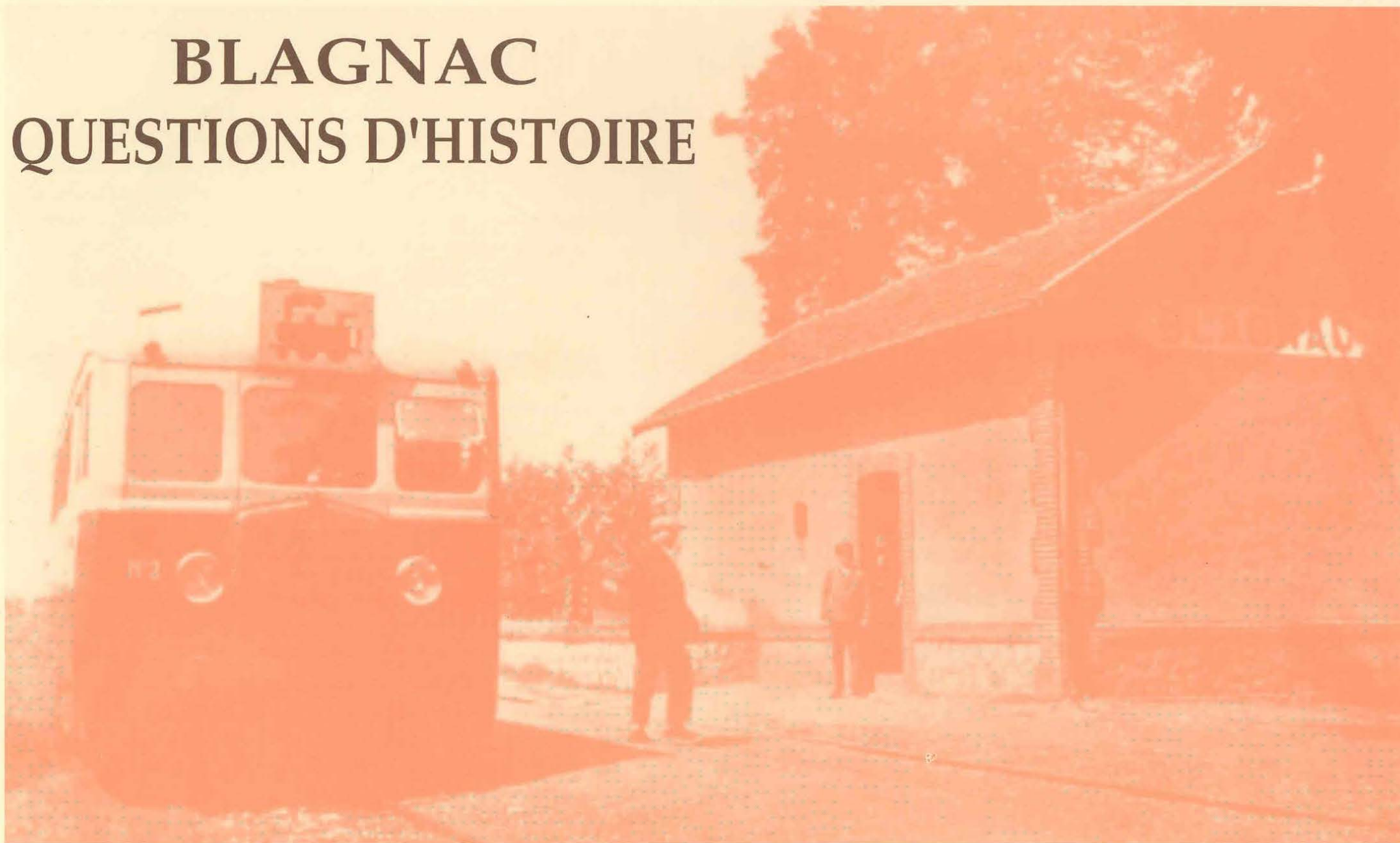


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 13 (Mai 1997)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

LA GUERRE DE 14-18

Nous commençons avec le présent article une série de contributions concernant cette guerre "longue et massacrante" qui laisse un souvenir douloureux et impérissable. "Moi, mon colon, celle que je voudrais faire, c'est la guerre 14-18 !" chante Georges Brassens, damné pacifiste. Nous allons essayer, sans cette ironie, non pas de refaire cette guerre, mais de l'évoquer par des témoignages recueillis si possible dans des familles blagnacaises.

Nous avons rassemblé déjà nombre de documents, qui demandent encore à être mis en forme. Tout témoignage nouveau, souvenirs et récits de combattants, lettres envoyées du front, sera encore le bienvenu.

En exergue, nous évoquons le personnage d'Apollinaire, grièvement blessé à la tête, et qui en mourra le 9 novembre 1918. On connaît sa photographie en tunique bleu horizon, avec la tête bandée. Nous la reproduisons ci-après, avec son poème, "La colombe poignardée et le jet d'eau" écrite et mise en forme de "calligramme" depuis son jardin d'hôpital militaire, en 1917. Il y évoque ses amours, Annie, Marie, et les amis de son cénacle, "partis en guerre" et peut-être déjà morts. Certains des noms cités nous sont inconnus, mais on reconnaît les littérateurs Billy, Max Jacob, et les peintres Braque et Derain. On sait que Braque fut grièvement blessé, et que toute une élite intellectuelle périt dans la tourmente : nous citerons entre autres Peguy et Louis Pergaud ...

Nous donnerons ensuite des extraits particulièrement poignants des récits d'un combattant au "labyrinthe", puis à Verdun.

H. R. C.



LA COLOMBE POIGNARDÉE
ET LE JET D'EAU

CALLIGRAMMES
Éd. Pléiade (Gallimard)

La colombe poignardée et le jet d'eau

Douces figures poignardées
Chères lèvres fleuries
Mia Yette, Lorie
Mareye, Annie et toi Marie
Où êtes-vous, ô jeunes filles ?
Mais près
D'un jet d'eau qui pleure et qui prie
Cette colombe s'extasie
Tous les souvenirs de naguère
O mes amis partis en guerre
Jaillissent vers le firmament

Où sont Raynal, Billy, Dalize
Dont les noms se mélancolisent
Et vos regards dans l'eau dormant
Comme des pas dans une église
Meurent mélancoliquement

Où est Cremnitz qui s'engagea
Où sont-ils Braque et Max Jacob
Derain aux yeux gris comme l'aube
Peut-être sont-ils morts déjà ...

De souvenirs mon âme est pleine
Le jet d'eau pleure sur ma peine

Ceux qui sont partis à la guerre
Au Nord se battent maintenant
Le soir tombe, ô sanglante mer
Jardins où saigne abondamment
Le laurier rose, fleur guerrière.

Guillaume Apollinaire
Calligrammes

AU LABYRINTHE, secteur d'Arras (Juin 1915)



Guillaume Apollinaire en 1917,
après sa blessure.

Ce n'est que vers deux heures du matin que le Bataillon atteint le fameux "Chemin creux". Je dois le suivre pendant quelques centaines de mètres, et prendre ensuite à gauche, avec deux compagnies, le boyau qui nous conduira à notre secteur.

Quel spectacle nous attendait ! ... Deux ou trois compagnies qui devaient être relevées étaient là, entassées. On s'abordait, on se parlait à voix basse, pour savoir comment la journée s'était passée ; il suffisait, cependant, de jeter un regard autour de soi pour s'en rendre compte. Des blessés, des cadavres de place en place. Je marche en tête, regardant continuellement l'heure, car le temps file vite et le jour va paraître bientôt. Je bute sur un malheureux, en travers du sentier : il a les deux jambes fracassées. Je veux le bouger, il se met à pousser de tels hurlements dès que je le touche que je préfère le laisser

enjamber par les deux compagnies. Cent mètres plus loin, c'est un projectile qui vient de tomber à l'instant, enterrant deux hommes. Des camarades veulent les dégager. L'aube va paraître et le travail ne peut être fait en quelques minutes ; avec le chemin qui me reste à parcourir, nous allons être vus. Vais-je être obligé de sacrifier ces deux hommes en passant dessus malgré les supplications de leurs camarades travaillant à les déterrer pour ne pas exposer la vie des quatre cents hommes que je conduis ? Je pense aussi aux compagnies qui m'attendent et qui doivent se demander si les compagnies de relève ne vont pas arriver trop tard pour leur permettre de s'en aller avant le jour. Nous avons, en effet, un retard de plusieurs heures.

A l'aide d'outils, chacun s'y met. Dans ces moments tragiques, la force humaine se décuple. Les deux hommes sont arrachés de leur tombe : nous pouvons passer.

ATTAQUE DU FORT DE DOUAUMONT (Mai 1916)

11H50. C'est l'assaut ! Je me lève. Le sous-lieutenant M... a déjà sauté hors de sa tranchée. Ses hommes le suivent ; ils sont partis maintenant. Toute la 11e compagnie émerge à son tour, les hommes s'aidant les uns les autres ; l'élan est donné. Il en est de même de la 10e compagnie à droite. L'ensemble de tous mes hommes se bousculant pour sortir plus vite, s'entraînant les uns les autres, chantant, criant, s'élançant en avant remplis d'enthousiasme ; c'est un spectacle qui me fait éprouver une sensation inoubliable ; je la vivrai toujours.

Battant des mains, je criais de toutes mes forces : "Bravo, mes amis, et vive le 3^e Bataillon !" A mon tour, je pars suivi de mon état-major, auquel s'ajoutent le lieutenant commandant la compagnie de mitrailleuses, le capitaine du génie, les deux maréchaux des logis d'artillerie et le colombophile.

Les deux compagnies de la deuxième ligne suivent le mouvement, et même partent trop tôt. Les 150 ou 200 premiers mètres sont vite parcourus. Mais le terrain est extrêmement difficile à franchir. Ce ne sont que trous de 2 à 5 mètres de profondeur produits par les éclatements des projectiles, dans lesquels il faut sauter et en ressortir ensuite. Le Bataillon, dont les unités se mélangent un peu, avance. Toutes les tranchées ennemies sont franchies. Les Allemands qui s'y trouvent encore vivants se rendent et prennent d'eux-mêmes la direction de l'arrière. Ceux qui font mine de résister sont tués. Les hommes emportés par leur élan les achèvent. C'est parfois trop long de s'arrêter pour faire des prisonniers. On voit rouge, alors. C'est naturel... il faut qu'il en soit ainsi.[...]

L'objectif qui m'était assigné est atteint, et il m'est impossible dans de telles conditions de pousser plus loin. Je me trouve trop exposé, et, il ne me reste qu'à m'organiser le mieux possible. Des signaux sont allumés pour indiquer au poste d'observation du fort de Souville les points atteints, j'envoie un compte rendu au colonel dans lequel j'expose que, très en l'air, je risque d'être encerclé en cas de contre-attaque ennemie. [...]

Vers 16 ou 17 heures, un des hommes qui venaient d'atteindre le dépôt, me dit avoir vu en passant le sous-lieutenant Le B... agonisant dans un trou. Je donne aussitôt l'ordre d'aller le chercher, bien que la tâche soit difficile.

[...] Peu après, on l'apportait roulé dans une toile de tente. Le trajet qu'il avait dû faire, traîné jusqu'au dépôt, fut très pénible. Avec toutes les précautions voulues, je l'installe sur une paille et lui donne les quelques gouttes d'eau que je puis trouver, car il meurt de soif. Il reprend vite connaissance, dans ce bien-être que tout blessé ressent quand il est recueilli, à l'abri, après avoir eu l'impression de finir seul et abandonné dans un trou ; Le B... me parle. Il se voit perdu, atteint de deux balles, dont l'une lui a traversé les reins. Il sent venir la mort, avec le calme d'une grande âme, et me confie les dernières pensées qu'il adresse à sa femme.

[...] Je l'empêchais de parler, car cela le fatiguait. Chaque fois que j'avais une minute, je venais la passer à son côté, et voyais l'espoir de la vie renaître en lui, à mesure que le repos diminuait ses souffrances. Il finit par s'assoupir, tranquilisé par ma promesse de faire tout au monde pour le transporter à la nuit tombante au poste de secours. Je pus tenir cette promesse, mais il mourut peu de temps après son arrivée.

[...] Le 23 mai, à 1 heure, on m'envoie une bande de tirailleurs marocains. Sont-ils 50, 100, le capitaine qui les conduit l'ignore lui-même. Ereintés par une longue marche, n'ayant plus d'eau dans leurs bidons (on sait l'importance de l'eau pour les troupes noires), ils s'affalent et encombrent les abords du dépôt. Le capitaine m'avoue que je n'aurai pas trop à compter sur eux. Il ne se trompait pas.

[...] Une cinquantaine de bidons d'eau sont apportés, envoyés par le colonel ; c'était peu, même pas un quart d'eau par homme. Ils n'avaient pas bu depuis quarante-huit heures.

[...] Les pertes du Bataillon se précisent. Je n'ai même plus la moitié de mon effectif. Tenons encore vingt heures. Car j'espère que l'on nous fera relever la nuit suivante, l'ayant demandé en faisant ressortir les pertes et l'état de fatigue de mes hommes.

[...] Le colonel B..., qui n'hésitait pas à parcourir ses premières lignes, surtout quand elles se trouvaient exposées, vint me trouver à 8 heures au dépôt. Il se rendit compte lui aussi de notre position difficile ; il voulut donner lui-même les ordres reçus au capitaine commandant la compagnie marocaine pour la continuation de l'attaque.

Ce capitaine fut long à venir. Cela ne m'étonna pas, car le tir des mitrailleuses ennemies se précisait d'heure en heure, et le parcours de la première ligne était impossible. Enfin le capitaine arrive et le colonel, le mettant aussitôt au courant de la situation, termine son

exposé en lui donnant l'ordre d'attaquer de notre côté, en marchant sur le fort. Le pauvre capitaine, dont les traits s'allongent et dont l'angoisse grandit au fur et à mesure que le colonel déroule son plan, répond que, puisque c'est l'ordre, il l'exécutera, mais qu'avec les quelques Marocains dont il dispose, l'attaque lui semble vouée à un échec et que personne n'en reviendra.

Le capitaine R... n'eut pas à tenter l'assaut. Il fut tué en regagnant sa compagnie quelques pas après être sorti du dépôt.

Vers 13 heures nous entendons des coups de fusil et des éclatements de grenades sur toute la ligne. Quelques minutes après les sentinelles du dépôt crient qu'elles aperçoivent en dehors de notre front des paquets de Boches descendant à notre droite et à notre gauche. Les mitrailleuses du dépôt déclenchent aussitôt un feu violent sur eux. Autour de nous rien encore. Les Marocains, que les grenades terrifient, s'enfuient vers l'arrière. Ils ne vont pas loin car, aperçus et atteints par les mitrailleuses, ils tombent les uns après les autres.

[...] Les Allemands gagnent du terrain et je me rends compte maintenant qu'il s'agit d'une vigoureuse contre-attaque faite avec des forces très importantes. En effet, deux divisions bavaroises avaient été amenées la veille et massées dans le ravin de la Coulevre. Les Allemands avaient connu le projet de l'attaque du fort.

BIBLIOGRAPHIE

LEFEBVRE - DIBON, Chef de bataillon de réserve

Quatre pages du 3^e Bataillon du 74^e R.I.
(Imprimerie Berger-Levrault)